

IV / HOMMES ET ACTIVITÉS DANS LA VILLE

TROIS CITADINS JOUR APRES JOUR

Un Ebrié, un Baoulé et un Mossi dans la compétition abidjanaise

P. HAERINGER

Le titre annoncé pour mon intervention « Trois citadins jour après jour », est de ma part un engagement à être d'emblée très concret. Il s'agit de faire vivre trois personnages. C'est peut-être peu alors que l'Afrique est à son tour confrontée à une urbanisation de masse. Mais, justement, cet effet massif - et soudainement massif - qui prend au dépourvu aussi bien l'observateur que le responsable, qui les submerge, nous entraîne tous plus ou moins à privilégier, dans notre appréhension des problèmes de la ville africaine, les questions qui se signalent à l'attention par un rapport numérique, lequel est toujours inquiétant : croissance démographique, déséquilibre ville-campagne, emploi, logement, approvisionnement vivrier, inégalités sociales, etc...

Il n'est pas question d'opposer ce qui est qualitatif à ce qui est quantitatif. Les problèmes que je viens d'énumérer, certes cruciaux de par leur dimension numérique, n'en sont pas moins qualitativement difficiles à débattre. On ne peut, par exemple, constater un déficit de logements sans se demander par quels mécanismes on peut le résorber et quelle sorte de logements on va construire. L'idée, la philosophie que l'on a de la ville est obligatoirement sollicitée, au moins implicitement.

Ce que je veux faire valoir, c'est que la forêt peut cacher l'arbre et que les grands problèmes de la gestion urbaine cachent la vie, l'essence-même de la vie citadine, c'est-à-dire les faits et gestes de l'homme qui habite la ville ; et puis ce que ces gestes et ces faits expriment. Autrement dit, les phénomènes d'ensemble cachent l'individu. Cela est d'autant plus dommageable que seule une collection

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° : 18.720 ex 1

22 OCT. 1985

Cote : B

518.720 ex 1

très restreinte de phénomènes collectifs sont sensibles, si je puis dire, à l'œil nu. Sauf cette courte liste, la plupart des problèmes d'une société ne sont identifiables qu'à travers le témoignage. En somme il ne s'agit pas, là non plus, d'établir une opposition formelle entre les éléments de la vie citadine qui relèveraient de phénomènes d'ensemble, et ceux qui ne concerneraient que l'existence individuelle. Les uns conduisent aux autres et inversement. Il s'agit seulement de les déceler là où ils sont décelables.

Ainsi je vais, trop brièvement, vous entraîner dans la vie, hachée menu, de trois citadins témoins. Ne vous attendez pas à ce que je vous serve ces vies sous forme d'équations, de graphiques et de tableaux. Je ne les mettrai pas davantage en situation par rapport à une réalité sociale globale. Du moins pas avec une précision de laboratoire. Pour l'instant je ne cherche, à travers ces entretiens de plusieurs dizaines d'heures, voire d'une centaine d'heures, qu'à combler un vide quasi-sensoriel : car, en fait, nous ignorons tout, en profondeur, de la vie citadine africaine qui est en train de surgir sous nos yeux ; nous ne l'ignorons pas seulement sur un plan scientifique, mais avec nos sens ; elle est absente même du savoir commun.

Quand je dis nous, il ne s'agit pas de vous et moi, mais de tous ceux qui, dans la ville africaine, sont en situation d'avoir un certain recul intellectuel vis-à-vis des choses de la vie. Il n'est que de voir, par exemple, à quelle dose interviennent les choses de la vie citadine locale dans le bagage culturel acquis dans les lycées, et de voir ce qu'il en est dans le cinéma et la littérature, dans la presse et à la télévision. Il n'y a pas encore assez de Sembene Ousmane et leurs œuvres ont été trop peu diffusées pour que le citoyen d'Afrique, et surtout ce néo-citadin en pleine recherche de lui-même, soient des personnages familiers dans leurs propres pays.

Ce vide ne sera bien comblé, c'est certain, que par les Africains eux-mêmes. En attendant, en tant que chercheur, après m'être longtemps attaché à des phénomènes généraux, j'éprouve le besoin, pour aller plus loin, de partir à la découverte de ces personnages inconnus, et cela sans problématique préconçue.

Les trois citadins que je vais vous présenter sont Abidjanais. Ils appartiennent tous trois à la même catégorie socio-professionnelle : ils sont ce qu'on appelle des commis d'administration. Nés au village, ce sont des néo-citadins, mais lettrés et pourvus d'un emploi qui les place au centre de la hiérarchie sociale dans la ville. Au centre et à la charnière : les deux plus jeunes, 30 ans, croient qu'ils pourront décoller ; le plus vieux, 45 ans, n'y croit plus. Leurs femmes sont illettrées, ce qui semble à la fois leur convenir et les exaspérer. L'un d'eux poursuit un rêve d'épouse-camarade, mais ce n'est qu'un rêve. Tous trois sont comme des poissons dans l'eau de la ville et, bien que leurs stratégies incluent d'autres espaces, dont leur village, tout laisse croire que la ville les a définitivement conquis.

Pourtant, il s'en faut de beaucoup que leur façon soit en harmonie avec les conditions que leur fait la ville, avec les modèles qu'elle leur soumet. Les mille petits riens de la vie quotidienne les montrent désemparés dans leur condition de locataires d'un logement cellulaire, dans la situation nouvelle de leur condi-

tion d'époux et de père, et même devant le vide du samedi-dimanche. Un seul des trois supporte allègrement les contradictions que ses épousailles avec la ville font subir à son éducation de villageois, et semble même s'en jouer : c'est que son village est à quatre lieues de la ville et qu'il tient la part égale entre ses deux berceaux. Pour lui, les tiraillements sont l'occasion d'un extraordinaire panachage dans lequel lui seul peut se retrouver. Il prend à chaque milieu ce qui lui convient et témoigne peut-être assez bien de ce que l'Ivoirien moyen d'aujourd'hui voudrait être, s'il en avait toujours le choix.

Mais commençons par Hamidou qui, part de données diamétralement opposées puisqu'il est originaire de Haute-Volta comme près de 20 % des Abidjanais. Parmi les quelque 45 % d'étrangers que compte la ville, il est de ceux qui sont le mieux parvenus à échapper au rôle spécifique dans lequel la société ivoirienne tente de maintenir les non-nationaux. Et c'est en premier lieu ce qui le caractérise : son opiniâtreté à se hisser au niveau du modèle de réussite à l'ivoirienne.

Parfaitement dépourvu de tout bagage scolaire à son arrivée à Abidjan, 12 ans, il apprend tout seul à lire en tenant la boutique de son oncle. Il lui suffit ensuite de trois ans, à l'école catholique, pour obtenir le CEP. Mais sur ordre du ministre, comme il dit, on lui a compté les dents et il ne put entrer en sixième. Pourtant, après un passage comme manœuvre dans une fabrique de yaourt, on le retrouve 18 mois plus tard agent de bureau temporaire dans une société d'étude où, particulièrement apprécié, il est rapidement intégré. Les échelons peu à peu gravis, il trouve malheureusement une nouvelle frontière : rien n'est prévu, dans cette société, pour faire d'un agent de bureau autre chose qu'un agent de bureau. Il essaye d'abord de s'en sortir en suivant des cours du soir et des cours par correspondance : comptabilité, agriculture et même droit ; via la capacité, il nourrissait l'espoir de devenir avocat ! Puis il passe à des actes plus concrets. Ils sont de deux ordres, bien dans la ligne des réflexes de la petite bourgeoisie ivoirienne – et de la grande – : l'immobilier et les cultures de rente. Avec de très gros risques dans les deux cas.

En effet, la maison en dur qu'il a bâtie (deux logements locatifs en attendant plus) est dans un lotissement périphérique non officiel. C'était cela ou rien, dans la conjoncture abidjanaise d'aujourd'hui. Malgré des menaces précises sur ce lotissement et sa maison, qui risquent la démolition, malgré des déboires constants avec des locataires mauvais payeurs qui l'ont obligé à mettre sa maison en gérance, il est déjà en pourparler pour l'acquisition d'un deuxième lot, un peu plus loin. Dans ses investissements agricoles, les risques sont différents : manœuvres instables ou malhonnêtes, même quand ce sont des cousins, litiges avec les planteurs autochtones, et toutes les difficultés dues à la distance qui le sépare de ses plantations, situées aux quatre coins de la région centre-ouest, à 200 ou 300 kilomètres d'Abidjan. Après deux demi-échecs avec deux hectares de riz inondé puis trois hectares de cacao, il récidive en tentant d'acquérir, plus près, dix hectares de forêt qu'il compte planter en cacao. Quand ils produiront, pense-t-il, avec en outre ses deux lots urbains, il pourra quitter son emploi.

On ne peut manquer d'admirer cet esprit d'entreprise, ce mépris du risque, et cet organisme sans cesse remis en selle. Mais on est pris de tournis lorsqu'on

apprend qu'en outre Hamidou tente ou a tenté ou a projeté de créer un « maquis » (une sorte de restaurant plus ou moins licite), d'exploiter un taxi, de monter un élevage de lapins, de mettre au travail un couturier-brodeur... Je l'ai dit : un poisson dans l'eau de la ville ; mais pour l'instant, il reste un petit poisson.

En contraste avec l'aisance et l'appétit dont il fait preuve dans le domaine du travail et des affaires, Hamidou semble n'avoir aucun ressort, aucun plaisir existentiel dans la cadre de sa vie familiale et surtout conjugale. On peut penser que le message occidental et urbain en faveur du couple et des « joies du couple » et de la maisonnée a moins bien passé que l'incitation à l'esprit d'entreprise. Ce n'est qu'une façon de voir et ce n'est pas sûr ; car si le ménage d'Hamidou paraît n'avoir rien emprunté au modèle occidental, Hamidou non seulement rejette en esprit ce ménage mais a nourri à plusieurs reprises des idylles fondées sur de toutes autres bases.

Son ménage, c'est son père qui le lui a construit. Par voie d'autorité et malgré les multiples dérobades du fils. Plusieurs prétendantes refusées, deux finalement imposées « sans quoi Hamidou n'était plus le fils de son père ». La lutte entre le père et le fils a duré dix ans. A présent, le ménage bigame tourne, c'est-à-dire que la vie matérielle s'est organisée en conformité avec les usages, des usages qui se réduisent au strict nécessaire vital : les femmes d'Hamidou préparent les repas d'Hamidou et lavent les enfants d'Hamidou. Incongruité de ce ménage double dans l'horizon limité d'une double chambre sur cour ! Et de ces demoiselles de village pour un monsieur de la ville.

La connivence, les échanges qu'Hamidou ne trouve pas auprès de ses femmes, il les a recherchés auprès de ses maîtresses qui toutes avaient un niveau scolaire égal ou supérieur au sien. Les deux dernières étaient ivoiriennes, du sud, ce qui n'est pas un détail négligeable. Avec toutes, l'éventualité d'un mariage a été débattue. Ce débat, Hamidou le porte en lui comme un poids et s'en ouvre volontiers à ses amis les plus proches. C'est la grande question sans cesse remise sur le tapis : renverra-t-il ses femmes ? Autrement dit, va-t-il rompre avec la coutume, se couper durablement de son village, de son père et de ses proches ? Sur ce plan, la réponse est non. Mais, en dépit du discours tenu, elle est sans doute aussi négative sur le plan personnel. Car l'expérience de ce qui l'entoure ne semble guère lui laisser le choix – c'est du moins l'opinion masculine répandue – qu'entre le ménage socialement contrôlé qu'il tient et l'aventure avec une ambitieuse insatiable ou frivole.

Que le rêve du couple reste un rêve n'est pas contredit par l'exclusivisme masculin des réseaux d'amitié et d'entraide dans lesquels Hamidou évolue. Pas de réseaux formels mais, d'une part, un ample tissu de frères à la mode africaine, d'autre part un groupe serré d'amis choisis. Les premiers, en général de même village ou de même lignage, peuvent, pour la plupart, être classés en protecteurs d'une part, ou en protégés d'Hamidou d'autre part.

Le premier de ses protecteurs fut l'oncle qui le reçut et le considéra comme son fils. Après sa mort il eut un tuteur, mais bénéficia surtout du soutien très paternel d'un délégué municipal mossi. Aujourd'hui, cette protection dans la

sphère officielle tient toujours. Il y a aussi quelques aînés de bon conseil, notamment pour les choses de la coutume et du village. Il y a enfin ceux qui, planteurs dans la forêt ivoirienne, l'ont introduit dans cette spéculation et protègent ses biens. Mais ce qui est surtout remarquable est qu'Hamidou fut lui-même très tôt, très jeune, le protecteur d'autrui : jeunes cousins proches ou lointains qu'il hébergea, auxquels il paya des cours, un apprentissage, ou qui se considèrent simplement comme ses « petits frères ». Parmi ses relations fraternelles actuelles, on ne compte pas moins d'une douzaine d'obligés anciens ou nouveaux. Certains sont devenus pour lui de véritables hommes de confiance ou ses messagers pour les affaires délicates du village.

Des relations de réciprocité existent néanmoins avec quelques égaux, dont il considère certains comme de véritables amis, des confidents. Mais ce rôle est surtout tenu par des non-mossi. Hamidou forme en effet, avec deux ou trois collègues, un trio d'inséparables qui s'érige parfois en quatuor. Prééminence, là encore, du monde du travail. C'est avec ces collègues de races diverses, mais de niveau culturel et professionnel équivalent, qu'Hamidou passe le plus clair de ses loisirs. Des loisirs on ne peut plus sages qui consistent, le soir dans la cour du plus vieux d'entre eux et parfois dans un petit restaurant de quartier, à deviser sur l'état du monde, à retourner les problèmes personnels de chacun, et à monter inlassablement des projets communs qui ne reçoivent que rarement un début d'exécution.

Le samedi-dimanche, pourtant, les disperse. Sauf les rares visites à ses plantations lointaines, Hamidou, qui habite la grande banlieue, passe ces deux jours dans la cour où il est locataire et où vit une majorité de Mossi, dont beaucoup lui sont apparentés. Il ne semble pourtant pas s'y passer grand chose. Hamidou se plaint de l'insipidité des conversations avec ses « frères » illettrés. Il les aide dans leurs papiers, reçoit quelques visites, en rend parfois, dort beaucoup et lit. Ses auteurs préférés : Sartre et Camus, quelques pages chaque dimanche. L'image d'Hamidou s'efforçant de lire des pages qu'il ne peut comprendre, c'est un peu, malheureusement, le symbole de son immense bonne volonté pour décrypter une vie nouvelle dont on ne lui a pas donné toutes les clés.

*
* *

Je serai peut-être un peu plus court sur le deuxième personnage qui, à 47 ans, ne partage plus les mêmes espérances mais voit en revanche venir à lui les satisfactions d'orgueil que donnent, à défaut d'une réussite matérielle, les privilèges de l'âge. On l'appelle papa dans sa cour, ses collègues de bureau ont des prévenances dues à l'aîné et, dans son village où il se rend de temps à autre - à 350 km d'Abidjan - il tient le rang du plus ancien scolarisé. Sa vie s'installe dans la routine, une routine au moins partiellement bien réglée, ce qui m'incite à y puiser quelques séquences de vie quotidienne analysée non plus jour après jour mais au fil des heures.

Voyons-le d'abord commencer sa journée. Patrice, baoulé, catholique, une épouse et six enfants, habite une cour surpeuplée du centre de la ville où il est le seul Baoulé. Une double chambre, l'électricité mais pas l'eau, toilette, douche et

cuisine collectives dans la cour. Notons au passage l'exiguïté et l'inconfort des conditions de logement d'âge mûr, correctement placé dans l'échelle sociale (il gagne 100.000 F CFA par mois), et vivant au cœur de la capitale la plus prospère de l'Afrique de l'Ouest.

Sa femme se lève à 4 h et part très vite au marché. Nous la retrouverons tout-à-l'heure. Lui se lève à 6 h. Premier geste : la radio, pour réveiller ses enfants. Il en reste cinq à la maison, dont la fille aînée, 15 ans, qui a elle-même deux enfants. Il y a en outre une nièce. Dix personnes dans deux fois dix mètres carrés. Patrice prend sa douche, avec un seau d'eau déposé par sa femme, puis doit houspiller ses enfants écoliers et collégiens pour qu'ils prennent à temps leur tour de douche, car on se bouscule devant les trois cabines.

Lui dispose d'une heure et demi avant son départ. Ce temps est consacré à écouter la radio qui, à 6 h 30, donne une émission qui l'intéresse beaucoup : « la coupe nationale du progrès », où il prend des idées d'investissement au village. Les nouvelles l'intéressent moins : il lira le journal au bureau. Mais il tient à ne pas manquer l'émission qui suit : les « avis et communiqués » qui le tiendront au courant des décès et des réunions organisées dans son village, à la sous-préfecture, dans son quartier. Pas de contact, pendant tout ce temps, pas d'écoute commune avec les autres locataires de la cour. Et son petit déjeuner, il se réserve de le prendre à la sortie de son bus, à proximité du bureau, à la table d'un Haoussa où il retrouvera plusieurs de ses collègues pour d'assez joyeuses discussions matinales autour d'un café-au-lait-pain-beurre très occidental, agrémenté parfois d'un saucisson à l'ail.

Retrouvons-le pendant la pose de la mi-journée. Elle est suffisamment longue (deux heures et demie) pour que se joue une intéressante dynamique de groupe dont les acteurs sont les quelque douze agents de bureau de l'entreprise, dont aucun ne rentre chez lui. Je ne pourrai malheureusement, ici, que la résumer. La plupart des douze collègues se cotisent pour le repas que l'un d'eux, de corvée, va quérir auprès d'une femme malinké postée à un carrefour. C'est du riz-sauce-arachide-poisson-fumé qui, miraculeusement, convient à tous – sauf deux ou trois solitaires – en dépit de leurs ethnies et nationalités diverses. Une cuvette dans laquelle chacun puise avec sa cuiller. C'est l'occasion, d'après Patrice, d'une très animée séance de discussions et de taquineries, avec d'énormes éclats de rire. Précisons que cette gaieté ne doit rien à l'alcool car, par égard pour quelques musulmans, tout le monde s'est mis à l'eau. Notons encore que les corvées de vaisselle et d'approvisionnement échoient uniquement aux plus jeunes. Patrice y échappe donc.

C'est ensuite, jusqu'à 13 h, le moment de la télé devant le poste offert par l'entreprise, et à partir de 13 h 30 le moment de la sieste. Les douze se dispersent alors aux douze coins des bâtiments et des extérieurs de l'entreprise. Il n'y a pas moins de huit façons de s'installer pour la sieste, mais les plus chères sont les voitures de service ; encore une occasion, pour Patrice, d'encaisser les bénéfices de l'âge : la voiture la plus confortable lui est systématiquement réservée.

Cette sieste sage, cependant, n'est pas toujours aussi calme qu'il y paraît. L'amicale informelle des agents de bureau de l'entreprise X... va plus loin : elle

organise la bagatelle. L'un des compagnons, peu désireux de dormir, guette à la porte de l'entreprise, derrière son journal, le passage des jeunes marchandes d'oranges. De discrets sifflements codés créent le lien, la connivence, et le guetteur, après avoir fait son propre choix, dirige les demoiselles vers ses camarades. Des rendez-vous sont pris, des départs précipités ont lieu, mais Patrice comme la plupart de ses collègues préfère conclure sur place, dans quelque local écarté.

Passons rapidement sur les autres temps libres du jour et de la semaine. Le soir, Patrice trouve l'une des meilleures justifications de son choix résidentiel : le fait d'habiter Treichville, le quartier le plus central de la ville, joint à sa position personnelle auprès de ses collègues, lui vaut de recevoir plusieurs d'entre eux presque chaque soir dans sa cour. Ils font longuement escale chez lui avant de rentrer chez eux. Le samedi et le dimanche, toutefois, le voient davantage tourné vers ses relations de voisinage. Le samedi matin, on joue au ludo entre voisins de cour. Le samedi soir, Patrice a ses habitudes dans deux ou trois « maquis » du quartier. Le dimanche, rien ne lui ferait manquer le match de foot, pas à la radio, mais sur les gradins du stade.

Mais venons-en à ce qui ne peut manquer d'être une relation majeure en raison de son rôle de chef d'une famille nombreuse : le lien conjugal. Nous avons laissé sa femme partant pour le marché avant le lever du jour, ce qu'elle fait après des soins d'hygiène assez longs appris au village. Femme de tradition, l'épouse de Patrice est cependant une citadine professionnellement très active ; on peut même dire qu'elle met à son activité un acharnement extrême qui est à l'origine de sa mésentente avec son mari. Couturière-brodeuse, elle a une stalle au grand marché de Treichville, stalle qu'elle partage avec une apprentie. Spécialisée dans les vêtements d'enfants, appréciée, elle doit faire face à une énorme demande qu'elle se tue à éponger. Lorsque, précédée de son porteur, elle rentre chez elle à 15 heures, non sans avoir fait le ravitaillement de la maisonnée, elle se remet à sa machine tout en supervisant la préparation du repas du soir, le plus élaboré de la journée, dont se charge sa fille aînée. C'est aussi la fille aînée qui a fait déjeuner ses frères et sœurs d'un simple riz aux oignons. L'épouse de Patrice restera à sa machine jusqu'à 20 h, jusqu'à 24 h en période de pointe.

Cet acharnement lui a déjà valu de sérieux ennuis de santé. D'autre part, la tenue du logement et des enfants en souffre inévitablement, ce qui irrite son mari. Mais quand Patrice lui demande de modérer ses horaires, elle se fâche. Patrice dit : « Les femmes aujourd'hui ne pensent qu'à l'argent. D'ailleurs, elles en ont plus que les hommes. Affaire d'amour, maintenant, elles disent je m'en fous ».

Il est possible en effet que sa femme gagne autant et même plus que lui. Or, selon l'usage, elle en dispose à sa guise, sauf convention avec son mari. Pour améliorer les termes de cette convention, Patrice a récemment satisfait à un vieux désir de sa femme : il lui a acheté une machine à broder, mais elle reste sa propriété à lui. Ainsi sa femme, qui a certes accru ses gains, lui doit désormais des comptes, et une part de ses bénéfices en fin d'année. C'est du moins ce que Patrice espère obtenir. C'est à l'occasion de cet engagement que le principe d'un partage des charges de ménage a été confirmé et précisé. L'épouse subvient aux

dépenses alimentaires et à son propre habillement, le mari se charge du reste, notamment du loyer, de la scolarité et de l'habillement des enfants.

Patrice sollicite aussi la participation de sa femme à ses investissements immobiliers. Mais c'est encore l'occasion d'une divergence. Patrice entend investir en ville et a commencé à construire dans la banlieue. Sa femme envoie tout son argent au village où il est thésaurisé sous la bonne garde de sa mère et où elle souhaite bâtir, où en outre elle accorde des prêts, soutient sa mère et participe richement aux funérailles. Peut-on dire qu'il s'agit d'une lutte, par époux interposés, du village et de la ville ? Sûrement pas, car l'un et l'autre époux sont également engagés dans une situation hybride, inconfortable, de néo-citadins. Ils sont en transit ou, comme on dit, en transition.

*
* *

Mon troisième et dernier exemple est celui d'un homme qui, par contraste, semble réaliser une heureuse synthèse des deux composantes de son espace social et mental. La proximité géographique (15 km) de son village natal et de la capitale, où il est agent de bureau dans un grand ministère, pourrait se traduire par une sorte de banalisation du village dans la mouvance de la grande ville. Mais les villages ébriés résistent longtemps à ce phénomène. Mathieu, en tous cas, n'entend pas effacer la différence et, jouant pleinement son rôle dans les deux sphères, parvient à un équilibre de vie qui fait de lui un personnage positif et serein. Paradoxalement, la dualité de son existence lui confère une personnalité entière, non ambiguë.

Il faut un instant le mettre en parallèle avec Hamidou pour bien marquer les facilités dont il disposa en tant qu'enfant du pays. Alors que le premier dut arracher son certificat d'étude en trois ans d'école, Mathieu ne mit pas moins de dix ans pour l'obtenir... Puis, après trois ans d'école professionnelle et sans attendre le résultat, il obtint un poste de planton dans un ministère : un directeur de cette administration remerciait ainsi son père d'un terrain cédé en bord de lagune.

A partir de là, toutefois, Mathieu paya de sa personne pour gravir les échelons. Il suivit conjointement d'une part les cours du soir d'une école privée qui le hissèrent en quatre ans au niveau de la quatrième, d'autre part les cours de la Fonction Publique qui lui permirent de présenter et de réussir le concours d'intégration dans le corps des agents de bureau. Il est donc fonctionnaire. Mais il se prépare pour passer dans deux ou trois ans un nouveau concours pour la fonction d'adjoint administratif. Il songe même déjà à l'étape suivante.

Les échelons ne disent pas tout. Dans la vie de groupe du service auquel il appartient et sur lequel j'ai d'autres témoignages que le sien, il est un élément liant, il participe à tout, dépanne les uns et les autres, prend la tête des petites fêtes de bureau. Il est assez influent pour y avoir fait entrer un cousin. On ne peut donc pas dire qu'il ne fait que passer dans cette vie professionnelle, urbaine par excellence.

En tant que résident, Mathieu n'est citadin que cinq jours sur sept. Il y est célibataire, locataire, mais organise sa vie matérielle avec sa jeune sœur, collégienne à Abidjan, qu'il a prise à sa charge et qui s'occupe de la cuisine et du ménage. Le samedi, le dimanche et les jours de vacance, Mathieu les passe au village où il est marié et habite la cour de son père. Bien que celui-ci soit mort et que Mathieu n'ait encore que des sœurs, il n'y règne pas sans partage. Il y a un oncle. Mais il se doit, dit-il, d'y habiter. Il y dispose quand même d'une maison entière où il loge sa femme et une vieille femme de la famille, ainsi qu'un couple ami et un petit protégé. Où enfin il réserve une pièce à celle de ses sœurs qui ne sont pas encore mariées mais qui, comme lui, sont à la ville.

Son espace domestique, au village, ne se réduit cependant pas à cette maison du père dans une cour dont il n'est pas le maître. Il a commencé à construire dans celle du père de son père, non pour y résider, mais parce qu'il faut avoir bâti pour être un homme. Il la mettra partiellement en location (la proximité de la ville le permet déjà) et s'y réservera un pied-à-terre, une annexe à offrir à ses visiteurs. D'autre part, sa mère, divorcée de son père depuis longtemps et réfugiée dans sa propre famille dans le même village, reste un élément majeur dans la vie de Mathieu. Elle élève les trois enfants qu'il a eu de trois compagnes passagères. Elle constitue aussi, avec l'épouse de Mathieu et l'une des sœurs mariées, la tête d'une petite équipe productrice de manioc, le fameux attiéké si recherché sur le marché urbain. Mathieu, par les champs qu'il met à leur disposition, c'est-à-dire par les champs dont il finance le défrichage et le désouchage et qu'elles bouturent puis récoltent, contrôle ce processus de production. A l'issue de la campagne, il y partage des recettes, Mathieu en empochant un peu plus de la moitié, un peu moins sur la part de sa mère.

Cette activité laisse en fait assez peu de bénéfice à Mathieu - à cause du prix de la main-d'œuvre étrangère - et ses champs ne suffisent d'ailleurs pas à alimenter toute la capacité productrice des trois femmes, qui achètent en outre des récoltes sur pied. Quant à Mathieu, il n'est pas homme à mettre tous ses œufs dans un même panier. En association, cette fois, avec les hommes de la famille, c'est-à-dire avec deux de ses beaux-frères - ici on dit les beaux -, il a créé un petit élevage de volailles ; encore une réponse à la demande alimentaire de l'énorme ville. Quatre à cinq cents poulets tous les trois mois depuis un an : ils ne savent pas encore bien s'ils sont bénéficiaires. Là-aussi, Mathieu et ses deux associés, fonctionnaires comme lui, sont employeurs de main-d'œuvre étrangère en la personne d'un gardien.

Après ses femmes et après ses beaux, c'est dans une troisième onde de voisinage qu'il a trouvé les coéquipiers d'une troisième entreprise. Une tontine fondée avec quatre autres jeunes villageois, assortie d'un statut et d'un compte en banque, s'est donné pour but, par thésaurisation d'un cinquième des versements, l'achat d'un camion ou d'un fonds de commerce. Après deux ans de fonctionnement, toutefois, on reste loin du but et le système, de plus, s'est grippé.

Les rêves à la Perrette sont le péché mignon de Mathieu. Dans les plans qu'il fait pour relancer la tontine, il ne craint pas de relever la barre et d'envisager, via l'obtention d'un prêt bancaire, l'achat et la mise en valeur de six lots (un pour chacun plus un lot commun) dans le lotissement communautaire que le

village projetée depuis longtemps de réaliser. Pourtant il est déjà prévu, dans ce plan de lotissement, que chaque homme du village, donc Mathieu, aura droit à trois et même cinq lots... Mathieu dit, en considérant toutes ces perspectives : « A 40 ans, je serai riche ».

On voit donc que plus le cercle s'écarte du noyau familial, plus les affaires prennent un caractère spéculatif. C'est encore plus vrai lorsque l'on quitte la sphère villageoise.

La dernière initiative de Mathieu, qui a pour cadre le ministère où il travaille, ne saurait être plus purement spéculative : il s'est en effet fait usurier, pratiquant un système astucieux, apparemment bien rôdé par d'autres que lui, et qui s'adapte parfaitement au contexte local. En gros, son jeu consiste à prêter à ses collègues en difficulté, en cours de mois, des sommes qu'il récupérera le jour de la paye en présentant lui-même à la banque créditrice des salaires les chèques qu'il aura reçus en gage le jour du prêt. Il est vrai qu'en dépit d'une très forte demande les sommes mises en jeu sont encore modestes, et pour cause : en dépit de ses multiples activités et d'une rente qui lui vient de son père (une rente pour décès par accident du travail, partagée entre la mère et son fils), Mathieu a des fins de mois aussi difficiles que ses clients emprunteurs. Seulement, bien que ses deux comptes en banque soient régulièrement dégarnis, il a osé et réussi à emprunter à la banque à 15 % (par an) pour prêter à ses collègues à 25 % (par mois). Quand on lui demande si, devant tous ses engagements, il ne craint pas de ne pas s'en sortir, il répond : « En Côte-d'Ivoire, tout s'arrange ».

Ses cartes, en effet, ne sont pas si mauvaises. Quant à la dispersion de ses engagements économiques, si l'on peut penser qu'elle ne le conduira pas de sitôt à la fortune, on ne saurait s'étonner qu'il parvienne à l'assumer : le personnage culturel et social est en effet aussi divers que l'homme économique ; avec un appétit inaltérable et avec d'autant moins de timidité que sa base arrière est proche, il répond « présent » à tout ce qui se présente à lui.

Je n'ai plus le temps de rendre compte de ce qui, dans l'activité du personnage, ne relève pas directement du comportement économique. Je me bornerai à énumérer quelques-uns de ses principaux centres d'intérêt.

Son activité de loisir la plus urbaine est sans doute sa participation très sérieuse à une troupe théâtrale amateur elle-même très sérieuse. Au répertoire : des pièces d'auteurs ivoiriens ou africains. En contrepoint, au village, on le voit tenir un rôle très en vue dans l'église harriste – une communauté religieuse répandue sur toute la côte – dont il est l'un des principaux gestionnaires en tant qu'apôtre. Il y a bien sûr le football, la passion de tout ivoirien. Il en joue dans l'équipe qui représente son village. Il cherche également à former sa propre équipe. Il y a les courses de pirogues. L'équipe de son village – dont il fait également partie – est souvent sollicitée à l'occasion des manifestations officielles, et elle gagne parfois. Il y a la pêche en lagune, survivance d'une activité villageoise autrefois primordiale, etc...

Je m'arrête, car la liste est longue. Mais peut-être pourrait-on terminer ce portrait sur le contraste – qui ne semble pas troubler l'intéressé – entre la satisfaction qu'il tire de sa participation à une équipe de théâtre à forte collaboration

féminine et la conception qu'il a de la femme lorsqu'il pense à sa femme dont il dit : « Moi, j'ai ma femme, c'est moi qui la commande. Vous êtes venue, vous restez en place, c'est fini. Je ne veux pas qu'elle se promène, il y aura des histoires. Avoir une amie ? Je n'en veux pas : elle est là depuis six mois, elle n'a pas sa maman avec elle, ni sa tante ou autre chose. Je suis ses parents. Elle peut parler aux femmes de la cour, mais sortir au-dehors, comme ça... Ce n'est pas bon qu'une femme se comporte comme un garçon ».

En somme, contrairement à Hamidou et Patrice, lui, le citadin-villageois, n'a pas besoin de choisir. Il prend tout.

*
* * *

Au fond j'ai été amené à interpréter ces trois vies davantage que je l'aurais voulu, à cause de l'obligation d'être rapide, donc synthétique. J'aurais préféré vous détailler pendant des heures les gestes accomplis au fil des jours et dont les plus minces sont souvent les plus parlants – les plus signifiants, comme on dit – et ouvrent des portes immenses à notre curiosité. Une curiosité qu'il serait trop facile de qualifier de voyeurisme, tout comme il serait injustifié d'interpréter cette quête du détail comme une complaisance dans l'anecdote.

Il est vrai que je suis originellement géographe et que l'on peut se demander où est, dans tout cela, la dimension de l'analyse géographique. Mais la socio-géographie urbaine, qui traite de quelques-uns des grands problèmes de l'organisme urbain, ne saurait, au-delà de quelques constatations générales, rester dans l'ignorance de la biologie cellulaire de cet organisme. Certes, la recherche biologique n'est pas l'affaire du médecin généraliste, mais son diagnostic dépend de cette recherche. Or on doit malheureusement constater que l'anthropologie urbaine, l'étude de l'homme urbain, est une science encore inconnue dans l'Afrique noire francophone. Pourquoi nos collègues anthropologues s'en désintéressent-ils ? Il y a quelques années je leur ai lancé, au sein de l'Office auquel j'appartiens, un appel dans ce sens. Appel poliment reçu mais non suivi d'effets. Voilà pourquoi, insensiblement, j'en suis arrivé à sortir de ma discipline pour aller explorer à une autre échelle et avec d'autres méthodes – des méthodes qui ne sont pas nécessairement celles que des anthropologues patentés choisiraient – le contenu de la vie citadine.

Des méthodes ? Il faut en parler. Pour dire d'abord que l'enquête est plus exigeante qu'il y paraît. Il serait faux de croire que des conversations à bâton rompu, autour d'un « pot » ou, pire, des échanges occasionnels de bribes de confidences pourraient faire l'affaire. Pour que la vérité du témoin apparaisse, pour que son témoignage soit utilisable, pour que les lois sociales qu'il met en jeu soient clairement établies, il faut que l'entretien soit délibéré, organisé, strictement progressif, et qu'il tende à la complétude ; ce qui exige une durée qui peut être de l'ordre d'une psychanalyse, l'analogie avec cette opération ne s'arrêtant d'ailleurs pas là. Il faut aussi un fil conducteur et un support. Le support que j'ai choisi – je m'en suis expliqué ailleurs – est la gestuelle, et le fil est celui du temps. Cette gestuelle au fil du temps est en elle-même un objet passionnant, qui pourrait se suffire, mais elle est surtout pour moi une introduction sémiolo-

gique : chaque acte accompli, chaque geste dans cet acte est un signe, une fenêtre ouverte ou ouvrable, et il ne semble pas qu'il y ait des espaces de l'existence humaine qui ne soient accessibles par ces fenêtres-là.

Mais la grande question de méthode à laquelle je dois nécessairement me soumettre en ces temps marqués par la démarche statistique est évidemment la suivante : comment un témoignage individuel peut-il être représentatif d'une population aussi vaste et diverse que celle d'une ville, en l'occurrence une ville millionnaire ? Bien entendu, il ne peut l'être au sens statistique du terme et ce serait se fourvoyer dans un faux problème que de rechercher, avant de faire son choix, l'individu qui serait au sommet de la fameuse courbe en cloche ou même, toutes prétentions mathématiques abandonnées, celui qui « devrait » être dans la moyenne.

Au risque de sembler quelque peu provoquant, je dirai que n'importe qui fait l'affaire. Ce n'est pas tout-à-fait vrai, mais je veux dire par là que toute vie professionnelle est significative du milieu où elle s'inscrit, pourvu qu'on en démonte les mécanismes avec suffisamment de précision, et qu'au-delà des contingences propres à l'individu, on sache y découvrir les déterminismes sociaux. Dans la mesure où elle est une réponse à un système, à un environnement, la vie d'un homme est le reflet de ce système, de cet environnement. Bien entendu, de même que la plus belle fille du monde ne peut offrir que ce qu'elle a, le témoignage d'un citadin ne saurait rendre compte de tout le vécu urbain. Il y a dans la ville de nombreuses sphères qui ne se recoupent que partiellement et, dans ces diverses sphères, les situations des hommes ne sont pas identiques. Il est évident qu'il convient de multiplier les expériences et mes propres expériences ne constituent que des coups de sonde. Des coups de sonde que je n'ai tout de même pas tout-à-fait lancés au hasard : devant nécessairement limiter mon intervention, j'ai choisi de privilégier une catégorie socio-professionnelle que je suppose a priori, en considération de quelques caractéristiques objectives, être dans une situation de contradiction maximum entre les appels du vieil homme de village et l'aspiration à la citadinité.

Donc, il est certain qu'un seul exemple ne peut suffire ; et pourtant, je veux insister sur le fait que plus une analyse individuelle est approfondie, plus elle amène à l'universel, car ce n'est qu'au fond des choses que le circonstanciel fait place aux structures. Le fond des choses et leur complétude : il est bien connu qu'un dernier détail, la dernière touche d'un portrait peut lui donner d'un coup tout son sens, peut être la clé de compréhension de tout l'édifice. Mais l'image du biologiste s'impose davantage que celle du portraitiste car, au-delà du portrait d'un homme, c'est bien des structures et même des lois sociales qu'il s'agit de découvrir à partir du comportement d'un seul. Je dis bien de découvrir, c'est-à-dire de renoncer, de toucher du doigt, à charge de les vérifier et de les établir par la répétition de l'expérience ou par d'autres méthodes. Un anthropologue l'expliquerait mieux que moi.

Il y a, dans ma démarche, d'abord un souci d'exploration. Je le disais en introduction : la plupart des faits sociaux ou culturels ne sont repérables qu'à l'échelon de l'individu. Repérés, identifiés, ils sont alors éventuellement justiciables d'autres échelles d'investigation. Mais pas nécessairement, car je prétends

que, pour de nombreux ordres de faits, cette échelle peut suffire à les établir, à les certifier, à les classer ; des ordres de faits pour lesquels l'investigation statistique peut se révéler non seulement superflue, mais souvent inopérante, impropre. Il faut s'affranchir de l'idée récente mais abusivement conquérante, que toute vérité est statistique. Il y a, bien heureusement, d'autres enchaînements logiques, mais aussi des constatations qui ne doivent rien à la logique.

Quoiqu'il en soit, cette tâche d'exploration me paraît essentielle dans l'état actuel de la recherche sur les sociétés citadines africaines. Celle-ci est manifestement dans l'enfance, comme son objet. Pauvreté des problématiques, pauvreté même de la thématique : l'étude des mots clés de la bibliographie existante le démontre clairement. Puisqu'il semble à présent qu'un intérêt nouveau se manifeste pour ce domaine de recherche, il est temps de faire, en quelque sorte, un inventaire du contenu de l'objet. C'est l'objectif premier de cette exploration à la source.

Je n'ai cependant pas cherché, au cours de cet exposé, à mettre particulièrement en lumière la thématique qui pourrait se déduire des trois cas développés. Encore moins ai-je entrepris, sauf quelques suggestions rapides, d'établir des corrélations entre les faits recueillis, de formuler des hypothèses d'interprétation, de dégager les acquis, de souligner les lois sociales rencontrées. Il y faudrait beaucoup plus de temps. Ma seule ambition, ici, était de vous convier à découvrir, au moins partiellement, la diversité et l'ambivalence d'une vie de néo-citadin, l'intérêt d'un détail ajouté à un autre, et surtout l'originalité profonde de ces existences humaines. Peut-être certains d'entre vous seront-ils tentés d'en découvrir quelques autres par eux-mêmes.

DISCUSSION

R. DE MAXIMY. — 1) Il est peu parlé d'activité économique, même si les 3 personnages ont le même type socio-professionnel : petits agents de l'administration ou du secteur privé, vraisemblablement quelque peu parasites, l'un d'eux envisage l'usure comme moyen d'enrichissement, un autre a une rente locative. Citadins « comme des poissons dans l'eau » ils ne sont pas des producteurs tandis que leurs femmes le sont (couturière, cultivatrice). 2) L'un des personnages lit Camus et Sartre, sans posséder la clef qui permettrait la compréhension de leurs écrits. C'est une attitude fort répandue en Afrique : « Vous, Blancs, n'êtes pas plus intelligents ou compétents que nous mais vos sorciers sont plus puissants. Quand les nôtres seront aussi puissants que les vôtres, nous serons aussi puissants que vous ». Et ainsi on lit beaucoup les grands sorciers blancs pour assimiler leur puissance. 3) « Je serai riche un jour ». Cette affirmation d'un des personnages est très significative, et bien sûr très répandue, ce qui a une répercussion sur l'habitat. En effet de nombreuses villes d'Afrique sont construites en matériaux locaux pour une grande part (80 % des bâtiments en poto-poto à Yaoundé, proportion identique à Douala avec la carabotte). Aussi les urbanistes conscients de ce que seule l'auto-construction avec des matériaux locaux, peut répondre immédiatement au problème de l'habitat économique s'appuient sur leur usage pour proposer une forme réelle et intégrée d'habitat économique. Mais ils se heurtent à la même réponse : « ... un habitat d'attente... nous ne resterons pas dans de tel-

les maisons car un jour nous serons riches». Et à partir de ce rêve, appuyé sur quelques réussites, on voit des projets d'habitat économique en matériaux locaux, capoter sans qu'on puisse espérer une autre forme d'habitat réellement économique.

G. MAINET. – Que pensent les sociologues présents des exemples proposés par Haeringer ?

R. DEVAUGES. – Haeringer fait de l'anthropogéographie. Nous avons tous connu de tels glissements, et c'est salubre, s'obnubiler sur la spécialisation dans une discipline est un enfermement. Ma critique : il manipule en fait une pluralité des paramètres (instruction, âge, c.s.p.) sans mesurer les éléments de variation qu'ils peuvent apporter dans les comportements d'individus qu'on peut tenir pour comparables. Il ne tient pas compte non plus des phénomènes de structure socio-culturelle (appartenir à telle ou à telle ethnie) qui font que le même comportement n'a pas la même signification ou que les appartenances ethniques conditionnent des comportements différents.

P. HAERINGER. – Il s'agit pour moi d'une étape sensorielle, même dans un travail scientifique. Je ne renonce pas du tout à passer de cette enquête très optimiste à un certain nombre de lois sociales, sans passer forcément par l'étape numérique. Celle-ci a ses limites, on ne peut introduire des questions très fouillées dans certains questionnaires, même portant sur un échantillon de 1 000 personnes. On risque d'entrer dans le contresens en interprétant ; ceci dit, je ne m'oppose pas du tout à la démarche quantitative. La séparation, dans les ménages urbains, du budget de l'homme et de la femme est un fait en Afrique. Une enquête suffirait à le démontrer.

R. DEVAUGES. – Je tiens à insister sur la qualité de l'approche « intimiste » d'Haeringer, mais, compte tenu de sa réponse, je ne suis pas d'accord avec la manière dont il oppose qualitatif à quantitatif ou à structurel, alors qu'à mon avis une démarche réellement scientifique ne peut être ni l'un, ni l'autre, mais successivement les uns et les autres. Replacée dans cette perspective l'analyse en profondeur apparaît alors comme un moyen irremplaçable de connaissance et de découverte ; mais elle ne prend valeur scientifique que si elle est restituée et recadrée de données et de conceptions théoriques qui lui donnent sa signification, notamment dans l'ensemble du contexte urbain qui nous concerne ici.

P. PELISSIER. – 1) Cette recherche et ses résultats ne prennent leur signification que dans le contexte d'une recherche générale sur la société urbaine, et leur valeur qu'expliquée par l'itinéraire personnel du chercheur. 2) Il est à mes yeux indispensable de définir clairement les objectifs de telles enquêtes. Les premiers me paraissent devoir être, d'une part l'identification des problèmes spécifiques de telle ville et de telle société urbaine, d'autre part l'adaptation des démarches et des méthodes à leur connaissance. 3) Les résultats ne peuvent prendre valeur scientifique que si l'on se préoccupe immédiatement d'au moins deux questions : a) quelle est la représentativité des cas choisis et étudiés ? b) Quelles corrélations envisage-t-on d'établir entre cette vie individuelle, le milieu et les potentialités qu'il offre, l'appartenance ethnique et les structures sociologiques, l'environnement économique propre à la Côte d'Ivoire ? Cette recherche des corrélations est du domaine propre du géographe.

P. HAERINGER. – D'accord pour dire que l'intérêt de cette démarche est d'identifier autrement des problèmes urbains. Il n'y a pas de représentativité des cas choisis. Le recours à des biographies de beaucoup de gens n'est pas satisfaisant. D'où un groupe de 20 personnes interrogées qui sont devenues 3 puis 1, parce que 20 ne sont pas nécessaires. Faire le tour complet d'un personnage, de chacun de ses actes, permet de déceler un élément de l'environnement. Ce problème de la représentativité ne se pose pas, il est hors de question. Il y a une dualité scientifique à vouloir repérer les sentiments profonds dont nous ne savons rien. Il faut étudier la fonction de l'enfant dans le foyer par rapport au père et à la mère. Il faut décortiquer les rapports interpersonnels entre père et mère.

F. PELISSIER. – Vous avez dit deux fois : « Je me suis enfoncé dans cette recherche. C'est bien là mon inquiétude ». C'est pourquoi je repose ma question ; quelle finalité une telle méthode a-t-elle au niveau scientifique ? Comment généraliser, même au niveau de votre ville ? Quelle finalité lui donnez-vous au niveau de l'action ?

P. HUGON. – C'est une démarche très riche, sur une connaissance en profondeur du quotidien. Il y a nécessité en sciences sociales de plusieurs éclairages qui se complètent pour appréhender la réalité complexe. Or, sa méthode suppose implicitement que l'on puisse remonter de l'individuel au général et que l'on fasse abstraction des catégories structurelles et des apports des principales disciplines scientifiques. Il fait alors un saut méthodologiquement non justifié.

P. HAERINGER. – Vous pouvez découvrir un fait de ce genre à travers une introspection individuelle et vouloir mesurer l'intérêt d'une étude globale avec l'aide d'autres disciplines. Il n'y a pas d'anthropologie urbaine et c'est pour cela que j'ai voulu m'enfoncer.

J.-P. DUCHEMIN. – Passer d'une ethnographie (recueil brut de faits) à une ethnologie urbaine (faits généraux, questions-clés, le caché ou l'occulté...).

P. HAERINGER. – J'ai choisi comme première cible ce niveau un peu charnière de commis administratifs qui correspondent à un type particulier dans la ville. Ils restent encore tiraillés entre la ville et le village.

R. DE MAXIMY. – La démarche rappelle celle de Griaule dans « Dieu d'eau ». Aux reproches, celui-ci a répondu que la cosmogonie dogon vue à travers Ogoumetelli (le vieillard interviewé) était aussi valable que la cosmogonie grecque vue à travers Platon, qui n'est pas mis en doute. J'ai beaucoup mieux compris Douala après avoir lu Haeringer (4 villes, ou comment s'en débarrasser). Bonne initiation aux problèmes humains, il faut que tout cela soit dit en complément ou même à l'amont des études quantitatives.

A. DUBESSON. – Richesse et qualité de l'enquête biographique sont incontestables, mais ne sont-elles pas plus efficaces lorsque, insérées dans une perspective de recherche plus générale, elles viennent confirmer ou infirmer une hypothèse ?

P. HAERINGER. – J'ai bien dit que je me lançais dans ce travail sans hypothèse de départ : la problématique vient après. C'est une exigence de ce type d'enquête : avoir une base de connaissances qui donne une certaine solidarité.

R. DEVAUGES. – Tu as une base de connaissances que tu feins de ne pas utiliser.

P. HAERINGER. – J'essaie de m'en extraire et je voulais donner une idée de la complexité de la vie d'un citoyen.

C. SEIGNOBOS. – La biographie à utilisation géographique me semble un exercice périlleux ; les anthropologues anglo-saxons en ont fait des best-sellers et il est mal aisé de ne pas tomber aussi dans le journalisme. Mais cela peut illustrer des travaux géographiques plus classiques.

P. HAERINGER. – On évite le « journalisme » en faisant le tour d'un personnage de façon systématique. Le temps est mon fil conducteur, les faits ne devraient pas lui échapper. Cette entreprise est d'autant plus valable qu'elle est approfondie. Je ne prétends pas interpréter des problèmes géographiques.

M. ROUPSART. – Pourquoi ces trois individualités et laquelle mérite d'être gardée seule ?

P. HAERINGER. – Je prendrai celui qui se prêtera le plus facilement à de nombreuses heures d'introspection. Lorsque j'aurai à étudier un Baoulé de a à z on me rétorquera que ça ne servira pas à l'étude d'un Malinké. Je dis que la vie d'un seul ou de 3 suffit à combler ma curiosité. A la limite n'importe lequel ferait l'affaire. L'idéal serait que je ne sois pas le seul à le faire. Mais la ville est immense et je ne dis pas que moi seul j'aurai tout décrypté.

A. DUBRESSON. – Comment es-tu arrivé à cette manière d'aborder la ville ?

P. HAERINGER. – C'est venu en aval, pour savoir de quoi on parle quand on est en face de son interlocuteur. Cette recherche est très peu avancée, très peu sophistiquée. Il y a une exploration thématique à faire : de quoi est faite la vie urbaine ? Il faut donc faire la liste des ingrédients. Dans le cadre disciplinaire ou interdisciplinaire, c'est une étape que je juge intéressante pour établir une thématique de la vie urbaine.